



LA NATION

Bimensuel de la Ligue vaudoise fondé en 1931

SI QUA FATA SINANT

Fr. 3.50 / Abonnement annuel: 77.- / étudiants: 33.-

LA MORT D'UNE REINE

Avec le décès, après 70 ans de règne, de la reine Elisabeth II, le Royaume Uni a entamé un deuil national de dix jours. Il a pris fin lundi dernier par la cérémonie funèbre en l'Abbaye de Westminster, sitôt suivie de l'ensevelissement limité au cercle familial, à Windsor. Les Britanniques ont rendu hommage à leur souveraine en défilant par centaines de milliers devant son cercueil gardé par de solides cavaliers en tunique rouge, et enveloppé de l'étendard royal.

Le déroulement des événements devait parler aux Anglais autant avec intimité que solennité. Les bains de foule du nouveau roi Charles III et de son fils William, les larmes et les roses tendues, à Edimbourg, Londres ou Cardiff, marquaient la proximité de la famille royale avec ses sujets. La pompe fut militaire avec les défilés des unités de toutes les armes et de tout le *Commonwealth*. Elle fut aussi politique, avec la proclamation du roi Charles en un comité restreint de *gentlemen* en habits noirs.

La majestueuse liturgie *haute-Eglise* de l'Eglise d'Angleterre, célébrée à de nombreuses reprises ces derniers jours, constitue peut-être le pilier le plus fragile de cette démonstration de force et d'unité. Comme ailleurs, la déchristianisation a frappé l'Angleterre. Et l'immigration a implanté des communautés concurrençant l'anglicanisme. Le Doyen de Westminster doit aujourd'hui faire avec un maire de Londres de religion musulmane. La place réservée à la foi anglicane dans la vie politique du Royaume constitue un important enjeu identitaire. Si l'enterrement se devait de rendre hommage à la profonde piété de la défunte, le futur couronnement révélera la place que le roi entend accorder publiquement à l'Eglise dont il est le chef. Pour le moment, c'est non sans surprise que l'on a entendu la Première Ministre Liz Truss lire l'Evangile de Jean sous les voûtes de Westminster.

Ces dix jours de deuil ont également vu se rejouer l'inéluctabilité toute naturelle de la succession monarchique. Comme attendu depuis des décennies, Charles est tout simplement devenu roi. «La reine est morte, vive le roi!» Des millions de personnes ont expérimenté ce célèbre adage en direct à la télévision ou sur les réseaux sociaux.

La monarchie britannique est l'expression coutumière de l'unité de la nation au travers d'une famille.

On ne peut qu'admirer la persistance en 2022 d'une institution aussi traditionnelle que la monarchie britannique. Et il ne suffit pas, pour expliquer cette survie, de décrire d'un ton plus ou moins moqueur la faiblesse de ses pouvoirs politiques. Dans notre triste postmodernité, tout joue contre cette institution familiale, héréditaire, chrétienne, militarisée et fondamentalement inégalitaire. Au point qu'il est malaisé de donner une explication rationnelle à sa survivance. La personnalité d'Elisabeth II, la confiance qu'elle sut inspirer, y sont certes pour beaucoup. Un Edward VIII au milieu des *swinging sixties* ou des grèves de mineurs aurait-il été fatal à la Couronne? On peut l'envisager.

Mais que la difficulté de l'explication n'interdise pas de tirer quelques leçons politiques. On commencerait par faire erreur en confondant un roi avec n'importe quel chef d'Etat démocratiquement désigné. Il y a entre Charles III et Joe Biden ou Emmanuel Macron bien plus qu'un gouffre abyssal. Même le plus farouche des républicains reconnaîtra que la légitimité de la monarchie traditionnelle s'appuie sur un corpus de références aux antipodes d'une procédure électorale faite de bulletins de vote et de résultats soumis à une procédure de recours. La persistance et l'efficacité du système

traditionnel contredisent immédiatement les détracteurs de sa prétendue absurdité.

Un roi ne s'avance jamais seul. Charles III n'existerait pas sans la fidélité d'Elisabeth II, le courage de George VI ou la gloire de Victoria. La haine du républicain sera proportionnelle à la force de cette continuité, qui s'impose à l'observateur. C'est dire si elle est incompatible avec le volontarisme démocratique, renouvelé à chaque élection.

Le roi n'est pas le chef d'un Etat, mais d'un pays. On peut trouver cela anecdotique, mais Charles est désormais propriétaire de tous les cygnes de la Tamise, en plus de quelques centaines de milliers d'hectares de rivage, de landes, de forêts, de villes et de villages. Il se trouve en outre à la tête d'un immense réseau de relations sociales, que structure la passion des Anglais pour les décorations, les cérémonies, les traditions bizarres et les clubs. Les forces armées lui prêtent personnellement serment. La formule paradoxale «Le gouvernement démocratiquement élu exerce le pouvoir au nom de sa Majesté» révèle combien son autorité est d'un autre plan que le pouvoir de Mme Truss. Elle est personnelle. Si le Premier ministre n'est que le chef du parti majoritaire, le roi est lié à chacun de ses sujets, dans l'entier de son être.

La monarchie constitutionnelle reçoit parfois la critique de «couronner» la démocratie et ses travers égalitaires, la faisant bénéficier de sa légitimité historique. Cela est vrai, et sans doute Elisabeth a-t-elle dû regretter plusieurs décisions de son parlement. Il est aussi vrai que la combinaison, en France, d'une monarchie constitutionnelle avec le régime républicain né du régime de 1793 semblerait a priori impossible et contradictoire. Mais l'his-

toire constitutionnelle britannique fut moins mouvementée, la dépossession du roi fut plus progressive et moins idéologique. La mentalité anglaise, moins rationaliste que l'esprit français ou continental, est peut-être plus disposée à accepter une certaine stratification institutionnelle; pourvu que ça marche! Fût-ce au prix d'une apparente confusion historique et juridique, voire d'un manque de systématisme. Pas de querelle de drapeau en Angleterre: sur le toit du parlement, l'*Union Jack* coexiste avec le *Royal Standard*.

L'observateur de la monarchie britannique ne se penche pas – comme lorsque l'on étudie le règne de Louis XIV – sur les modalités d'exercice du pouvoir par un grand homme d'Etat, monarque absolu par-dessus le marché. Son attention porte sur autre chose: l'expression coutumière, dans une société postmoderne, de l'unité de la nation au travers d'une famille. Nous disons «coutumière» parce qu'elle bénéficie de l'adhésion la plus unanime possible. Aussi parce qu'elle s'ancre dans une pratique régulière et constante. Il y a, évidemment, les cérémonies, les visites et les rencontres avec ses sujets, au premier chef desquelles la mystérieuse audience hebdomadaire avec le Premier ministre. Mais la constance c'est aussi d'être l'incarnation vivante de l'histoire d'un pays et d'assumer vouloir la transmettre. Chez les Windsor, ce sens de la tradition augmente l'unité nationale en renforçant son identité.

Le respect scrupuleux, par la reine, de ses devoirs sociaux et politiques a forgé avec ses sujets le lien de confiance qui lui vaut aujourd'hui tant de reconnaissance. Cela est plus fort que n'importe quelle élection.

Félicien Monnier

LA MORT DE GEORGE VI DANS LA NATION:

«Si la mort du roi d'Angleterre rencontre un tel écho chez nous, où l'on n'est ni Anglais, ni sujet de sa Majesté, on imagine ce qu'il doit en être dans le pays même qui l'a perdu. En fait, la monarchie est plus que jamais en Grande-Bretagne le symbole de la nation, de son unité, de sa continuité. Au milieu de leurs dissensions (car elles existent, et comment!), les Anglais se sont tous sentis unis devant la mort du roi, comme ils l'avaient déjà été dans l'inquiétude que leur causait sa maladie ou dans la joie d'apprendre la

naissance d'un fils à la princesse Elisabeth. Ce sentiment de sympathie et de communion est si fort qu'il dépasse les frontières nationales et se fait sentir aussi bien en France que chez nous. Peut-être n'en serait-il pas ainsi si un descendant de Saint Louis régnait encore à Paris. Faute d'avoir un objet plus proche pour les retenir, les sentiments d'affection du peuple se reportent sur une famille souveraine étrangère [...].»

Pierre Bolomey,
«Le roi est mort»,
La Nation du 14 février 1952.

ENTRETIENS DU MERCREDI

Prochains rendez-vous:

28 septembre: **Le rôle d'une banque centrale et l'évolution récente de la politique monétaire suisse**
Avec M. Jean-Pierre Danthine

5 octobre: **Essor de l'évangélisme**
Avec M. Jean-François Meyer

12 octobre: **Combats syndicaux actuels dans le Canton**
Avec M. Arnaud Bouverat

Place du Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne, à 20h.
www.ligue-vaudoise.ch/mercredis

LE GÉNIE DU MAL

Les intrigues, les complots, cela fait partie de l'humanité depuis la nuit du temps. *Les Liaisons dangereuses* est un roman libertin. C'est du moins ce que tout le monde en dit. Et ce n'est pas faux. Seulement, comme souvent, les choses sont plus complexes qu'elles n'en ont l'air. Déjà, le titre complet nous mène sur la bonne piste: «*Les Liaisons dangereuses ou Lettres recueillies dans une société et publiées pour l'instruction de quelques autres.*» Le but est donc d'instruire les lecteurs. Mais de quoi? Des ressorts de la manipulation. Son auteur nous montre comment les manipulateurs cachent leur jeu et avancent masqués pour parvenir à abuser des gens de bonnes mœurs.

Dès sa parution en 1782, ce roman épistolaire a fait scandale. C'était aussi un grand succès à la vente. Issu d'une famille de robe fraîchement anoblie, Choderlos de Laclos se décide à une carrière militaire. En 1781, frustré de cette carrière, il demande un congé pour écrire les *Liaisons dangereuses*. Monarchiste au début de la Révolution, il sert ensuite sous Napoléon. Bien qu'il ait écrit d'autres textes littéraires avant *Les Liaisons*, notamment le livret de deux opéras-comiques, Laclos reste essentiellement l'homme d'un seul roman. Entre sa vie militaire et une carrière politique entamée en 1788, la littérature tiendra désormais une place secondaire.

Pour Laclos, la littérature, c'est la guerre. Il a écrit *Les Liaisons dange-*

reuses comme un plan de bataille. Son idée était de mettre en garde contre les mœurs de son temps. L'intrigue est une histoire de vengeance, sous forme de complot, qui tourne mal. On est placé sur le champ de bataille de la séduction et de la conquête amoureuse. L'amour est ici exploité à des fins basement égoïstes, à savoir la possession sexuelle.

L'idée de Laclos était de mettre en garde contre les mœurs de son temps.

La marquise de Merteuil et le vicomte de Valmont forment le couple infernal du récit. La marquise utilise Valmont comme pion et lui lance des défis de conquête. Les victimes, c'est d'une part Cécile de Volanges, une jeune femme honnête et vertueuse, capable d'amour et de don de soi, et de l'autre Mme de Tourvel, une femme fidèle, aimant Dieu, les vertus du mariage et les principes d'une vie sereine.

Or Valmont a un rival. Le chevalier Danceny, amoureux de Mlle de Volanges, est victime lui aussi de leurs complots. Mme de Merteuil, qui dit d'elle-même qu'elle a appris à dissimuler ses sentiments et qu'elle est son propre ouvrage, le préfère à Valmont. Ainsi elle fait basculer le couple dans l'adversité. C'est le début de leur fin. C'est quand on se sent totalement invulnérable au point de ne plus recon-

naître de limites à son propre délire de pouvoir que la chute est proche.

Pour exprimer sa force, le couple finit par dépasser la limite humaine. Après avoir conquis Mme de Tourvel en s'acharnant véritablement sur elle, car, pour lui, vaincre la vertu augmente le charme, Valmont laisse percer dans ses lettres un vrai sentiment d'amour pour elle, qui est d'ailleurs réciproque. La marquise le remarque, car entre eux, il n'y a pas de masques. Mme de Merteuil est la confidente de Valmont et vice-versa. C'est précisément en se faisant l'ennemi de celle qui sait tout de lui qu'il prépare sa propre chute.

Valmont aime. Pour qu'il puisse la reconquérir, Mme de Merteuil ira jusqu'à exiger de lui qu'il lui sacrifie cet amour. Le vicomte répond à cette exigence. Il sacrifie à son orgueil Mme de Tourvel. Et surtout, il le fait avec une cruauté inouïe, car pour lui l'amour n'est qu'un sentiment de faiblesse. Chez Laclos, la lettre tue. Or, même ce sacrifice ne suffit pas à la marquise, et le couple continue à s'entre-déchirer, à se faire la guerre, de plus en plus violemment, et cela jusqu'à leur perte.

La complexité du roman, voire son génie, réside dans le fait que son auteur donne corps, par les différentes lettres, à la masculinité comme à la féminité. Il donne à chaque personnage une voix propre et un style propre. S'y affrontent plusieurs idées et conceptions opposées sur l'amour, la séduction, la passion, la fidélité,

le mariage, la religion, mais à aucun moment du livre on ne peut savoir ce que Laclos en pense. Il est comme un acteur qui joue tous les rôles de la pièce.

Peu importe d'ailleurs ce qu'il en pense. Il nous mène au cœur du mal, et cela nous suffit amplement. Les personnages ne sont ni des imbéciles, ni des incapables d'amour, sinon la chose serait complètement sans intérêt. C'est justement parce qu'ils sont hyper-intelligents, mais aussi vaniteux, perfides et fascinés par le mal, qu'ils sont capables d'orchestrer les pires complots. L'érotisme est ici une affaire purement cérébrale. Leur désir est de dominer l'autre par n'importe quel moyen. D'ailleurs, ce qui est véritablement corrupteur chez la marquise et le vicomte, ce n'est pas le plaisir, ce ne sont pas les sens, ce sont les calculs auxquels ils se livrent, auxquels ils sont accoutumés, par leur expérience à faire le mal.

On comprend que Laclos est un moraliste dans le sens où il a voulu montrer que le libertinage ne peut résister contre l'amour et que la volonté de puissance, dès qu'elle se veut illimitée, est inévitablement condamnée à l'échec. L'excès d'orgueil du couple maléfique les dresse immanquablement l'un contre l'autre et finit, comme le grain de sable, par anéantir leur pouvoir de destruction, ou, pour mieux dire, par se retourner contre eux-mêmes.

Lars Klawonn

DES CHIFFRES AUX LETTRES

Pierre Santschi est mathématicien; c'est dire qu'il s'y connaît en chiffres. Et voici que, du fond de sa retraite, il se tourne vers les mots, en publiant un recueil de «stances politico-philosophiques» sous le titre «...du Dénî du béni au labo du beau, grâce à mots émaux dans des vers sévères». On comprend avant d'avoir commencé que l'auteur va jongler avec le vocabulaire...

Comme l'auteur l'écrit lui-même, le genre du pamphlet politico-sociétal en vers classiques n'est pas courant; il est ici utilisé avec scrupule quant aux règles, le nombre des pieds – sept, neuf, dix, douze et même quatorze selon les couplets – étant précisément observé et les rimes enchâssées avec soin. Le choix de la forme poétique permet peut-être aussi à cet esprit libre de prendre quelque distance avec le message, car l'opuscule nous réserve certaines surprises.

Ainsi, l'ex-candidat au Conseil d'Etat déteste l'Etat, présenté comme tyrannique, vorace, aveugle et corrompu:

*Les vrais oripeaux du pouvoir
Sont la peur, la rapacité,
Le mensonge et l'opacité.
Qui les revêt ne veut le voir...*

ou encore:

L'Etat, de plus en plus, se transforme en cancer

Qui lance en tous les sens d'actives métastases [...]

L'ancien conseiller communal et député écologiste se méfie des partis et, dans son projet politique qui clôt l'ouvrage sous forme des *Réveries d'un politicien solitaire*, il ne leur réserve qu'une petite partie des sièges d'un parlement constitué pour l'essentiel par tirage au sort.

Mais l'écologiste frugal, lui, est fidèle au poste dans son hostilité à la finance:

*Quand reconnaîtra-t-on la vraie «économie»,
Qui n'est pas les banquiers, mais ceux
qui les subissent;
Paysans, ouvriers, et les vrais travailleurs
[...]*

Et la causticité fait place à l'émerveillement devant la Création quand Santschi devient philosophe:

*Dieu veut-il l'homme esclave, ou veut-il
le voir libre,
Avec le cœur en joie et sa vie qui vibre,
Où il goûte le beau offert devant ses sens?
N'est-ce donc pas ainsi que son être
prend sens?*

Et puisque notre auteur aime les jeux de mots, alambiqués ou faciles, choisissons la facilité; et disons que le lecteur prend un amical plaisir à suivre l'attachante personnalité du paléo-écologiste grâce aux vers du Vert.

J.-F. Cavin

Aux éditions Eclectica, 110 p., préface de Pascal Vandenberghe.

SÉMINAIRE DE LA LIGUE VAUDOISE 2022

Café du Vieux-Lausanne, 3^e étage
Rue Pierre-Viret 6, Lausanne



2044: UN MILLION DE VAUDOIS

MERCREDI 2 novembre à 20h

MICHEL PAHUD (Ligue vaudoise)

Jalons pour l'histoire de la démographie vaudoise

RETO SCHUMACHER (Etat de Vaud)

Perspectives démographiques vaudoises à l'horizon 2050

MERCREDI 9 novembre à 20h

LIONEL HORT (Ligue vaudoise)

Les avis des partis

PHILIPPE LEUBA (ancien conseiller d'Etat)

Croissez et multipliez! Quelle maîtrise pour la démographie cantonale?

MERCREDI 16 novembre à 20h

OLIVIER DELACRÉTAZ (Ligue vaudoise)

Le Vaudois nouveau arrive

FELICIEN MONNIER (Ligue vaudoise)

Le Pays et les institutions face au million

Modération: BENOÎT DE MESTRAL

Les exposés seront suivis d'une discussion. L'entrée est libre.

LE GRAND ÉCART

Un de nos fidèles lecteurs, pasteur, déplore que *La Nation* ne donne plus à l'Eglise la place que les fondateurs de la Ligue vaudoise lui reconnaissaient. Mais d'abord, quelle était cette place? Il est intéressant de relire les pages introductives d'*Evangile et politique*, de Marcel Regamey, paru en 1973. Il y évoque une rencontre de 1923, aux Monts-de-Corsier, où, avec ses amis Alphonse Morel et Victor de Gautard, ils avaient posé cet élément central de leur doctrine qu'était la distinction entre le temporel et le spirituel.

Cette distinction ne signifiait pas séparation et nous étions bien conscients de l'appartenance de chaque homme aux deux ordres, à chaque moment de son existence, écrit M. Regamey. Il ne s'agit donc pas de classer séparément ce qui relève du spirituel pour le confier à l'Eglise et ce qui relève du temporel pour le laisser à l'Etat. Il s'agit d'aborder les questions sociales et politiques en intégrant leur portée spirituelle, et les questions religieuses en respectant leur incorporation dans une culture, un temps et un lieu.

C'est ainsi que, tout en développant empiriquement, au fil des années et des expériences, une doctrine de l'action politique, nos devanciers se sont placés dans les perspectives œcuméniques du mouvement *Eglise et liturgie*, dont ils ont repris les thèses essentielles. Ils ont en particulier adopté l'Office di-

vin que le pasteur Richard Paquier, membre fondateur de ce mouvement de rénovation liturgique, avait conçu et rédigé. Aujourd'hui encore, l'équipe de notre camp d'été de Valeys prie cet office le matin et le soir. Les participants n'y voient pas un débordement du spirituel sur le temporel, plutôt un éclairage, une orientation.

L'Eglise et l'Etat sont des « autorités croisées ».

La Nation est un journal politique. Il arrive qu'elle publie un article théologique qui dessine un cadre spirituel plus explicite à notre action. Mais notre journal est aussi fait pour les Vaudois non croyants, notre action politique également. C'est une question de mesure.

A nos collaborateurs éloignés de la religion, nous demandons au moins de laisser vide la place du spirituel, de ne pas essayer de la combler avec une réalité terrestre, si élevée soit-elle. Qu'ils ne créent pas un dieu de substitution, Etat, nation, Occident, société, chrétienté, réalités estimables, mais réalités terrestres qui, mises à la place l'absolu, se transforment fatalement en idéologie, c'est-à-dire en contre-religion.

L'Eglise et l'Etat sont des « autorités croisées »: l'Eglise est supérieure à l'Etat en ce qui concerne le monde spirituel, elle lui est inférieure en ce qui concerne le monde terrestre, certes secondaire, mais non sans valeur propre. En tant

qu'elle est une institution terrestre, elle se plie aux décisions politiques de l'Etat. En tant qu'elle est d'inspiration divine, elle résiste à l'Etat quand l'action de celui-ci porte atteinte à sa mission. Le martyr ou, plus prosaïquement, la perte du soutien financier étatique qui peuvent en résulter ne doivent pas l'en dissuader.

Il arrive qu'à certaines époques, le temporel et le spirituel s'interpénètrent visiblement: l'église est au milieu du village, les fidèles répondent à l'appel des cloches, le chalet d'alpage porte sur son fronton la confession de foi de celui qui l'a bâti. Les mœurs expriment, à leur niveau, les exigences de la foi. Les lois s'en inspirent. C'est ce qu'on nomme la chrétienté. Mais la chrétienté ne supprime pas la distinction entre le temporel et le spirituel, fondée sur leurs différences irréductibles: l'Eglise s'adresse à tous les humains du monde, mais ne commande qu'à une partie d'entre eux; l'Etat règne sur un territoire limité, mais à l'intérieur, tous sont soumis à ses lois. Cette distinction de nature subsiste dans la chrétienté la plus achevée.

Aujourd'hui, les traces de chrétienté qui subsistent en Occident sont attaquées de tous les côtés. La distinction ressemble toujours plus à une séparation. A tout le moins, elle requiert un grand écart. Le monde laïque conquiert l'espace public, tandis que l'Eglise se voit confinée dans la « sphère privée ».

L'Eglise peut rompre avec le monde et se replier sur elle-même, par souci de

fidélité à la Parole, courant le risque interne de se sectariser et le risque externe d'abandonner son action missionnaire, pourtant primordiale. Elle peut aussi, à l'inverse, abandonner des positions encore défendables, je pense aux paroisses, adopter un vocabulaire à la mode, celui des droits de l'homme, celui de la technique ou celui des écolo-païens, au risque interne de se dissoudre dans l'inconsistance et au risque externe de donner au monde l'image d'une institution à la traîne de l'Etat, des partis et des groupes de pression.

Il est aussi possible d'entretenir ce qui vit encore dans l'Eglise, de revenir inlassablement aux fondamentaux, peut-être dans un vocabulaire prudemment rafraîchi, conscient de ce que tout langage exprime une philosophie, et que toute philosophie ne coexiste pas idéalement avec les Ecritures. Il reste du devoir permanent de l'Eglise de rendre les politiques attentifs aux enjeux spirituels et moraux de leurs décisions. Dans le même temps, il faut qu'elle reste elle-même sensible à l'importance spirituelle de nos réalités communautaires concrètes – notamment familiales et nationale – telles que nous les vivons ici et maintenant, et telles qu'elles sont menacées du dehors et du dedans.

Distinguer sans rien lâcher: le principe de 1923 subsiste intégralement. Il permet à nos collaborateurs, y compris les plus jeunes, de tenir le coup face à ce toujours plus grand écart.

Olivier Delacrétaiz

ENCORE LE GYMNASSE EN QUATRE ANS ET NOUVELLES SURPRISES

Nous avons déjà dit tous les inconvénients et le peu de profit qui se trouvent dans le projet de prolonger le gymnase à quatre ans (*La Nation* n° 2135 du 8 novembre 2019, www.ligue-vaudoise.ch/nation/articles/4314). Une consultation fédérale est en cours sur une nouvelle ordonnance sur la reconnaissance des certificats de maturité. Un certain nombre de questions sont posées, auxquelles la Ligue vaudoise répondra en tant que telle. Nous nous contenterons de relever quelques surprises. Parmi les bonnes, relevons les éléments contenus dans l'article 8: «encourager leur ouverture d'esprit, leur esprit critique et leur capacité de jugement [...] en évitant la spécialisation ou l'anticipation de connaissances ou d'aptitudes professionnelles».

Revenons à la prolongation de la durée du gymnase. Dans notre Canton, les trois dernières années de la scolarité obligatoire distinguent la voie pré-gymnasiale et la voie générale. Les élèves passent leur maturité après six ans de scolarité spécifique, et cela suffit largement. Si les bureaux fédéraux veulent «améliorer la comparabilité des certificats de maturité» (sic), on peut imaginer des solutions moins onéreuses. Même si quelques sujets et quelques lectures supplémentaires pouvaient être traités lors de cette quatrième année d'études au gymnase, les élèves n'en seraient pas meilleurs ni plus aptes pour les études supérieures. Rappelons ici que les gymnasiens doivent se présenter à des épreuves dans quinze disciplines, qui sont notées. Il y a un moment dans la vie où le jeune doit se spécialiser, se

préparer à exercer une profession et entrer dans la vie active: on ne peut pas retarder d'un an ce passage.

Certains prétendent qu'allonger les études gymnasiales permettra d'ouvrir plus largement les portes des études supérieures. Si les cantons de Vaud et de Genève dispensent trois fois plus de certificats de maturité que Saint-Gall ou Glaris, on peut difficilement affirmer qu'ici, les études secondaires sont trop sélectives. La différence vient du fait que les meilleurs élèves de Suisse orientale font des apprentissages... dans lesquels ils excellent. Tant mieux! La proximité géographique des quatre universités romandes et de l'EPFL a un fort pouvoir d'attraction aussi.

La consultation propose d'allonger la liste des options spécifiques (art. 14). Ce n'est souhaitable ni pour l'organisation interne des écoles, déjà fort compliquée, ni pour les besoins de la formation. Les options complémentaires, que l'élève choisit en dernière année, suffisent pour ces disciplines. Le Canton de Vaud en offre dix, ce qui est déjà beaucoup. Genève a eu raison de ne pas y inscrire la philosophie, que ce canton a considérée comme discipline fondamentale nécessaire à tous les élèves avec nombre d'heures élevé. Si la Confédération n'arrête pas la liste des options complémentaires (art. 15 et 16), cela laisse aux cantons une marge de manœuvre appréciable: c'est une bonne surprise!

Mauvaise surprise en revanche dans les pourcentages des divers groupes de disciplines (art. 20), qui devraient rester au statu quo: il n'y a aucune raison

de diminuer la part des trois langues au profit des sciences humaines et des disciplines artistiques. De plus, les enseignements interdisciplinaires, qui sont de la compétence de chaque école, ne doivent pas entrer dans ces pourcentages obligatoires (art. 22).

Très mauvaise surprise dans la suppression, selon la variante 1, de l'examen oral et écrit dans le domaine de la langue 3 (anglais ou latin ou grec). La variante 2 de l'art. 26 permettrait de maintenir cet examen, par une compétence cantonale qu'il s'agira de saisir. Mais remplacer les examens de langue 3 par une épreuve écrite d'informatique ou de science expérimentale, et y ajouter un sixième écrit dans le domaine des sciences humaines, sont des propositions à écarter avec la plus grande fermeté.

Une période de 12 ans est réservée aux cantons qui proposent un plan d'études en trois ans (Vaud, Neuchâtel, Jura) pour adapter leurs écoles, mais les actuels responsables ne peuvent pas simplement reporter la charge des décisions et des dépenses sur leurs successeurs!

Yves Gerhard

LA NATION

Rédaction
Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)

courrier@ligue-vaudoise.ch

www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

VOTATIONS FÉDÉRALES DU 25 SEPTEMBRE 2022

Initiative sur l'élevage intensif
(voir *La Nation* n° 2203 du 17 juin 2022) **NON**

Augmentation de la TVA pour financer l'AVS
(voir *La Nation* n° 2208 du 26 août 2022) **OUI**

Modification de la loi fédérale sur l'AVS (AVS 21)
(voir voir *La Nation* n° 2208 du 26 août 2022) **OUI**

Modification de la loi fédérale sur l'impôt anticipé
(voir *La Nation* n° 2205 du 15 juillet 2022) **OUI**

VOTATION CANTONALE DU 25 SEPTEMBRE 2022

Création d'un Conseil de la magistrature
(voir *La Nation* n° 2207 du 12 août 2022) **OUI**

FILS DE PASTEUR

Dans *La Nation* du 9 septembre, Félicien Monnier invitait quelque romancier méticuleux à brosser un nouveau portrait des Vaudois. Notre président souhaitait entre autres choses que l'écrivain évoquât *ce qu'il reste du vieux fond calviniste* en Pays de Vaud.

Dans *Absolument la vie*, son dernier livre (Edition Labor et Fides), Etienne Barilier expose à sa façon les tourments religieux d'un Vaudois né à la fin des années quarante. Il s'agit d'une autobiographie, et aussi d'un hommage à son épouse Monique, décédée il y a peu.

Être fils de pasteur n'est pas une mince affaire, écrit Barilier. A l'adolescence, il se révolte contre son père (pasteur) et rejette le Père éternel. Sur la voie de l'athéisme, il reproche à son géniteur de s'être occupé sa vie durant de ce qui n'existe pas.

L'écrivain vaudois est aujourd'hui agnostique. Il ne voit pas *comment la question métaphysique [...] essentielle à l'homme [...] pourrait être résolue, même négativement. Quant à la question religieuse « croyez-vous en Dieu ou non? », elle n'a pas énormément de sens, voire pas du tout.*

Pourquoi Barilier laissa-t-il tomber Dieu au profit d'un rationalisme scrupuleux et d'un idéal qui silencieusement prit la place de la foi parentale?

Jusqu'à ce qu'il fit connaissance de sa future épouse, divers maux l'accablèrent. La médecine ne parvenait pas à soigner l'enfant souffreteux qu'il fut, atteint de sinusite chronique, de crises d'acétone, de vomissements, et plus tard de migraines qui lui valurent des troubles anxieux.

Son père lui-même tenta une fois de le guérir en lui imposant les mains, sans succès. C'est alors que l'enfant fut obscurément saisi de doutes. L'horreur de la souffrance ne le quitta plus. Des scènes de châtiments corporels infligés à des camarades le marquèrent au fer rouge. Que pouvait bien signifier *un Dieu crucifié*

pour que l'humanité cessât de souffrir, du moins après la mort? Pourquoi aimer en souffrant? Pourquoi l'amour ne sauve-t-il pas les gens que nous chérissons? Comme d'autres adolescents fréquentant le catéchisme, il ne comprit pas qu'un Dieu d'amour pût rester indifférent aux maladies et aux actes de cruauté.

Barilier ne fut pas infidèle à la figure paternelle dont il hérita les gènes artistes.

Comment la Bonté infinie pouvait-elle permettre au Mal de triompher si souvent? L'adolescent interrogeait sa famille afin de lever cette contradiction. Sa mère, sa tante et son oncle lui reprochaient d'*ergoter*. Le jeune Barilier n'acceptait pas que les adultes voulussent *lui clouer le bec* en maquillant la contradiction en mystère; qu'ils empruntassent les voies impénétrables d'un Dieu caché et indicible; que le mal fût la conséquence de nos péchés et la faute de tous, même des enfants; que personne ne fût vraiment capable de faire le bien, et chacun coupable de tout le mal.

Barilier, soumis à la surveillance de sa famille et à celle du Très-Haut, haïssait-il son père? Il lui reprochait certes un moralisme à la fois étroit et aveugle aux fautes banales commises par ses ouailles, mais reconnu, après avoir quitté le domicile parental, ses grandes qualités. Le pasteur jouait bien du piano, chantait, composait de la musique, écrivait des pièces de théâtre et pilotait sa voiture à grande vitesse, donnant à son fils le goût des automobiles. D'un caractère doux, il ne punissait que mollement, sur la demande de la mère. Barilier ne fut pas infidèle à la figure paternelle dont il hérita les gènes artistes. Il négligea *les Ecritures* pour se consacrer à *l'écriture*, au métier d'écri-

vain. Il respecta son père et admire aujourd'hui encore sa foi naïve mais solide. *Jésus existait encore dans les années 50*, dit l'écrivain vaudois, raillant le protestantisme libéral, *dernier pas avant l'athéisme*, les théologiens modernes qu'il nomme *athées féroces, la déesse Ecologie qui a remplacé Jésus, déchet recyclable.*

C'est contre sa mère qu'il eut le plus de griefs. Enfant, il souffrit d'une *détresse d'abandon*: Mme Barilier, tuberculeuse, n'avait souvent pas la force de s'occuper de lui. Quand veuve et aveugle elle fut admise dans un EMS, l'écrivain s'obstina à être *un mauvais fils (quelqu'un en moi ne pouvait, ne voulait la rejoindre)*, ne lui rendant visite que grâce aux encouragements de son épouse.

Ni la migraine ni le moralisme de son milieu n'eurent cependant raison d'Etienne Barilier. Certaines vertus réputées protestantes l'aidèrent à devenir un bon romancier et un essayiste compétent – notamment en matière de musique. Au service de l'art littéraire et de la réflexion, Barilier mit la probité intellectuelle, la quête de perfection, le senti-



Nous pourrions, comme beaucoup d'autres journaux, vous parler du réchauffement climatique, de la sécheresse, de la pollution de l'air, de la disparition de certaines espèces animales, des pandémies de coronavirus et de variole du singe, des risques de guerre mondiale, d'anéantissement nucléaire et de soulèvements sociaux dus à la pénurie d'électricité, de gaz et de papier-toilette.

Mais au risque de froisser les lec-

LE COIN DU RONCHON

teurs qui, nourris de films-catastrophes, éprouvent une certaine satisfaction dans l'angoisse perpétuelle et la peur universelle, nous allons plutôt évoquer ici un message positif et d'espoir. Un message qui permet de s'évader, si l'on peut dire, de notre quotidien anxiogène. Seul bémol, il ne s'agit pas d'un espoir pour les honnêtes gens, mais seulement pour les personnes qui purgent une peine de prison. (Nous sommes conscients que, par les temps qui courent, la distinction entre les honnêtes gens et les criminels n'est peut-être plus aussi évidente qu'autrefois; mais là n'est pas notre propos.)

Le *Matin Dimanche* du 5 septembre dernier nous apprend en effet que plusieurs cantons romands construisent actuellement de nouvelles prisons, ou en rénovent des anciennes, et que l'élément essentiel des nouvelles cellules sera *leur fenêtre, dorénavant grande et sans barreaux, décorée de rideaux, ouverte sur le paysage par-dessus les murs*

ment que *rien n'est jamais assez bien fait*. Il fallait faire preuve de *loyauté face au réel, à la réalité rugueuse, odieuse, hideuse* et s'adonner à la science, *forme supérieure de l'honnêteté. Aide-toi, le Ciel ne t'aidera pas*, devint pour lui la devise du courage.

Pour que Barilier échappât aux tourments physiques et spirituels, le travail ne suffisait pas. Ce fut la rencontre de *l'âme sœur*, en la personne, migraineuse elle aussi, d'une belle Valaisanne catholique et croyante, qui lui permit d'accéder à *la joie créatrice, au don de vivre*. Il put enfin *respirer, se décrisper, adhérer au monde*. Son athéisme s'adoucit un peu, mais Etienne Barilier ne se convertit pas, malgré d'intenses discussions avec Monique.

Pleurant la perte de sa femme, l'écrivain pense que celle-ci a *si bien témoigné de la vie* qu'il a reçu d'elle, alors qu'il ne partageait pas sa foi, *tout ce qu'une religion pourrait avoir à lui donner*. Il concède que seule la certitude de retrouver celle qu'il aime dans une autre vie lui manque: *Pour moi, c'est dans le seul temps qui me reste que je peux, que je veux la retrouver.*

Selon Barilier, *la vérité* (des humains) *la plus pure est la vie, absolument la vie.*

Absolument? Mot étrange sous la plume d'un agnostique.

Jacques Perrin

RETOUR À BEAULIEU

Après une longue période de travaux, la grande salle du Théâtre de Beaulieu s'est ouverte au public. Les artisans de cette rénovation ont pu tenir le délai du 3 septembre, malgré toutes les difficultés que connaît le monde du bâtiment, du fait notamment de la guerre d'Ukraine; on leur tire donc notre chapeau.

L'accès, entièrement renouvelé, a de l'allure et de la luminosité; les trois foyers superposés faciliteront la vie du public lors des entractes. La salle elle-même est peu modifiée en apparence; seul le plafond a été remodelé, en conservant toutefois le beau lustre monumental. Les sièges, partiellement plus espacés, sont plus confortables.

Pour les concerts, la qualité de l'acoustique est de première importance; elle était mauvaise autrefois. Doublement: pour les auditeurs qui en souffraient noirement, mais aussi pour les exécutants:

ils avaient l'impression que leur musique se perdait dans une masse ouatée, faute de réverbération et de retour suffisant du son. Les premiers échos sont favorables, selon l'OCL et son chef; pour le public, satisfait dans l'ensemble, il faudra toutefois tester diverses places avant d'en être entièrement convaincu, car la largeur de ce vaste espace est un défi pour l'acousticien, de même que la grande avancée du balcon au détriment du fond du parterre.

La vie culturelle lausannoise retrouve ainsi un lieu de choix pour le ballet, l'opéra à grand déploiement, d'autres manifestations, congrès, spectacles et concerts d'envergure. Pour la grande symphonie, par exemple, on se prend à rêver que Lausanne accueille à nouveau, outre l'OSR, de grands orchestres en tournée européenne, deux ou trois fois l'an.

J.-F. Cavin

† MICHEL MAILLEFER

Décédé le 5 septembre, M. Michel Maillefer était un lecteur et un soutien fidèle de notre publication. Avec tous les membres de sa famille d'industriels, il savait allier le soin de l'efficacité économique et de la responsabilité sociale de l'entreprise. Sa clairvoyance et son

aménité ont fait de lui une personnalité en vue du monde économique, qui n'a par ailleurs pas ménagé son engagement politique.

Nous exprimons notre sympathie à sa femme et à sa famille.

Réd.